L'histoire culturelle de l'Europe d'un point de vue transnational

Blaise Wilfert-Portal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rsl/279>

DOI : 10.4000/rsl.279

ISSN : 2271-6246

Éditeur

Éditions Rue d'Ulm

Référence électronique

Blaise Wilfert-Portal, « L'histoire culturelle de l'Europe d'un point de vue transnational », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rsl/279> ; DOI : 10.4000/rsl.279

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Revue Sciences/Lettres

L'histoire culturelle de l'Europe d'un point de vue transnational

Blaise Wilfert-Portal

- 1 L'époque contemporaine de l'Europe, de la fin du XVIII^e siècle aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, est souvent présentée comme le temps de la nation. Des révolutions atlantiques du dernier quart du XVIII^e siècle, fondées notamment sur la substitution du langage de la nation souveraine à celui du droit divin pour définir les sociétés politiques, jusqu'à la reconstruction sous les auspices américaines et soviétiques d'un continent ravagé par trente ans de guerres, en passant par l'extraordinaire et terrifiant *impetus* impérial des nationalisations concurrentes qui engloutit le vaste monde dans leurs jeux de puissance au cours du XIX^e siècle, la nation¹ apparaît, à très juste titre, comme une force historique majeure, peut-être la dynamique principale de l'Europe entre 1770 et 1950. On peut même affirmer que par le truchement des empires avec lesquels elle a des relations complexes² elle est à l'origine d'un mouvement mondial, dont les décolonisations et la multiplication des États-nations dans le cadre de l'ONU (121 États créés depuis 1945, pour un total de 193 en 2006) sont des manifestations.
- 2 Ce grand récit de l'histoire de l'Europe contemporaine sous le signe de la nationalisation se trouve pourtant, surtout depuis une décennie, mis en question par un autre récit, lui aussi très étayé et abondamment nourri par des recherches de tous ordres, qui fait de l'époque contemporaine, surtout depuis 1850, mais aussi parfois depuis 1750³, celle d'une « première mondialisation », marquée par un niveau sans précédent de circulations des biens et des personnes, par l'instauration d'un système mondial britannique puis américain lié au libre-échange, par la structuration de réseaux internationaux (ferroviaires, maritimes, télégraphiques, électriques, postaux), par l'unification juridique du monde sous la pression des systèmes de droit des puissances atlantiques, et finalement par l'organisation de grandes institutions politiques et économiques mondiales, d'une puissance, d'un ressort et d'une ambition inégalés.
- 3 Principalement documenté par des historiens de l'économie, mais aussi de plus en plus par des spécialistes des institutions et des relations internationales, ce moment mondial soit disparaît du champ de vision des historiens des nationalisations européennes, soit

apparaît comme une évolution contradictoire, limitée à la période du libéralisme triomphant (1830-1880), et contrariée par la montée en puissance, à la fin du XIX^e siècle, des empires et du protectionnisme, ou, si on suit les intuitions précoces de Karl Polanyi⁴ notamment, purement et simplement arrêtée et inversée par la « guerre de Trente ans » du XX^e siècle. Ce séquençage peut pourtant laisser sceptique : s'il s'appuie sur la constatation évidente de l'intensité atroce des conflits mondiaux, qu'il relie souvent à l'effondrement du commerce international et au retour du protectionnisme national entre 1930 et 1950, il fait fi, par exemple, de la croissance régulière et continue du nombre, de la taille et de l'importance des institutions internationales étatiques, paraétatiques ou non-gouvernementales qui sont nées des deux guerres mondiales, dépassant les apories d'une mondialisation incomplète par une nouvelle étape dans l'intégration mondiale des États ; il néglige aussi le poids des dernières décennies, depuis 1950 et surtout depuis 1980, qui, en retrouvant puis dépassant les niveaux de circulation internationale de capitaux ou de marchandises des années 1900, en réinstaurant un espace économique mondial dans lequel les droits de douane atteignent à nouveau des étiages historiques, tendent par exemple à inverser le sens du récit, en semblant faire précisément des années 1890-1950 une parenthèse dans une tendance longue à l'extension mondiale des chaînes d'interdépendance.

- 4 Ce ne sont là que quelques exemples des difficultés rencontrées par les historiens de l'Europe moderne et contemporaine pour articuler deux des fronts historiographiques les plus dynamiques des trente dernières années, d'une part l'histoire de la nation et du nationalisme, et d'autre part l'histoire de la mondialisation et l'histoire globale, croisée, connectée ou transnationale⁵. Mais il est possible que certaines au moins de ces difficultés puissent être partiellement levées par un déplacement du terrain de l'enquête, en s'appliquant à aborder ces questions par le biais de l'histoire culturelle. Ce qui implique naturellement tout d'abord de lever quelques ambiguïtés sur ce que peut recouvrir ce terme polysémique et ductile, ensuite de prendre la mesure du fait que l'histoire culturelle de l'Europe ou en Europe a été singulièrement marquée par le nationalisme méthodologique, dont il faudra donc essayer de trouver le moyen de se défaire, pour ensuite tenter de définir les méthodes et les enjeux d'une histoire transnationale de la culture en Europe.

Quelle histoire culturelle ?

- 5 Se saisir des difficultés posées par l'articulation des dynamiques historiques de la nationalisation et de celles de la mondialisation, et proposer de l'aborder précisément par ce qu'il est coutume d'appeler la culture, proposer donc de travailler à écrire collectivement une histoire culturelle de l'Europe moderne et contemporaine, c'est tenter de proposer un point de vue particulier et peu usité, qui peut se révéler fécond.
- 6 Il faut pourtant, pour apprécier cette perspective, se défaire d'une image immédiate, véhiculée non sans raison par le sens commun de l'histoire et plus largement des sciences sociales, qui fait de l'histoire culturelle une histoire un peu mièvre des représentations tiraillée, du fait notamment de son imprécision conceptuelle, entre une conception anthropologique englobante de la culture comme système de signes et de significations partagé par une société et définissant sa particularité, et une conception étroite qui correspond à peu près au territoire du ministère français de la Culture et fait de la culture une sorte de domaine en soi, parfois saisi par « le politique », et qui est principalement

justiciable d'une lecture en termes de croyance, d'idéologie et d'imaginaire. Il ne s'agira pas ici d'une histoire des idées, d'une histoire des représentations ou même d'une histoire « culturelle du politique » à l'échelle de l'Europe. Dans la lignée des travaux de Frédéric Barbier, Christophe Charle, Roger Chartier, Daniel Roche, Jean-Yves Mollier, pour ne citer que quelques-uns des historiens français les plus proches, cette histoire culturelle est conçue comme une histoire des biens symboliques, de leurs producteurs, de leurs contenus et de leur réception : il s'agit aussi bien d'une histoire économique, d'une histoire sociale et d'une histoire politique que d'une histoire culturelle – puisque cette étiquette a semblé parfois porter la prétention à définir une méthode et un paradigme, et non pas seulement des objets.

- 7 Faire l'histoire des littératures en Europe, en effet, c'est évoquer Walter Scott, Ibsen ou Hofmannsthal, le théâtre, le roman historique et le livret d'opéra, le romanesque national, la « pièce bien faite » et le postsymbolisme, mais, à travers eux, c'est aussi comprendre un cas particulièrement spectaculaire de best-seller paneuropéen et ses effets sur les nouvelles maisons d'édition européenne du début du XIX^e siècle⁶, c'est comprendre le rôle de l'importation des techniques théâtrales parisiennes sur la transformation économique et institutionnelle des théâtres de province en Norvège comme en Allemagne du Nord⁷, et interroger la position de la haute bourgeoisie juive dans le système des métropoles européennes du début du XX^e siècle⁸. Étudier Croce, Diderot et Panofsky, c'est naturellement restituer leurs conceptions de l'art et les logiques intellectuelles de leurs critiques et histoires de l'art, mais ce peut être aussi comprendre la contribution de Croce au rayonnement maintenu de Naples comme haut lieu de la philosophie européenne⁹, établir le rôle social et l'importance du discours critique dans la détermination des grandeurs artistiques¹⁰ et interroger la constitution des histoires de l'art national en Europe et l'enjeu que représentait pour elles la mainmise sur la référence médiévale¹¹. Travailler en histoire culturelle européenne sur Chagall, sur le néo-classicisme ou sur la photographie dans les années 1930, c'est naturellement restituer des filiations et des ruptures, étudier des usages de la couleur ou du folklore et retracer l'évolution des dispositifs de construction de l'« actualité », mais ce doit être aussi comprendre la géopolitique de la contestation paneuropéenne des cultures de cour à la fin du XVIII^e siècle¹², retrouver les formes et les logiques de l'internationalité des avant-gardes de la peinture au temps du Modernisme¹³, et analyser la structure économique des médias de masse au temps des fascismes¹⁴.

Une histoire très nationale

- 8 L'histoire culturelle ainsi conçue est une voie d'entrée particulièrement précieuse dans l'histoire de l'Europe contemporaine, du fait de la multiplicité des objets qu'elle touche, de la complexité de leur statut symbolique et de leur poids économique et politique, et ce bien loin des fadeurs ductiles de l'histoire des représentations. Elle a toutefois souffert jusqu'à présent d'une forme d'asymétrie, qui la rend très présente sur le versant « national » de l'histoire européenne, et relativement peu sur le versant international, global ou transnational, comme on voudra.
- 9 Cette importance de la culture a été bien vue, d'une manière générale, par les historiographies du national, et donc aussi abondamment traitée, même si des domaines entiers restent encore à explorer¹⁵. La constitution des histoires littéraires nationales, le rôle de la lecture romanesque dans la construction de la communauté imaginée nationale,

la place des écrivains, des savants et des hommes de lettres dans les débats politiques nationaux, la « nationalisation des masses » par le développement des médias, la nationalisation des professions d'enseignement et de recherche et la constitution des systèmes scolaires nationaux et bien d'autres objets encore ont été abordés et traités pour de nombreux pays européens. Quoique incomplète, cette vaste bibliographie est un acquis essentiel, qui a contribué à nourrir abondamment, et à très juste raison, l'interprétation nationale de l'histoire européenne des années 1750-1950, en montrant l'extension extraordinaire et la profondeur de la reconfiguration nationale des pratiques sociales.

- 10 Ce qui caractérise toutefois la plupart du temps ces études, c'est, précisément, leur nationalisme méthodologique. Par nationalisme méthodologique, il faut entendre une forme de biais implicite et le plus souvent structurel de l'écriture de l'histoire, et en général des humanités et des sciences sociales depuis leur institutionnalisation au cours du XIX^e siècle. En littérature comme en histoire, en sociologie comme en économie, en philosophie comme en géographie, le cadre national a fixé le programme des enquêtes – on travaille sur la littérature française, l'histoire allemande, l'économie espagnole –, les sources à mobiliser – les statistiques professionnelles nationales en sociologie, la comptabilité nationale en économie, le canon littéraire dans le domaine des humanités –, et donc inévitablement aussi l'interprétation – les formes esthétiques « françaises » sont particulières, puisque le cadre d'étude le présuppose, l'« économie espagnole » a des forces et des faiblesses, comme on le dirait d'une personne, l'histoire allemande se comprend comme une voie particulière tracée depuis Luther, puisqu'on ne cherche d'éléments d'interprétation que dans l'histoire allemande, etc. Le nationalisme méthodologique est pour ainsi dire à l'origine de l'activité historienne, au moins dans la version universitaire et professionnalisée qu'on lui connaît en Europe occidentale depuis le milieu du XIX^e siècle environ¹⁶, et il est toujours très solidement implanté, voire structurant pour une part décisive de la discipline.
- 11 Or la mise en perspective historique de la nation et les études consacrées à la compréhension des processus qui ont permis la nationalisation, en particulier depuis leur très forte expansion dans les années 1980, auraient pu offrir la possibilité de sortir de ce biais structurel, mais cela n'a pas toujours été le cas. Les histoires de la nationalisation ont souvent été déployées sur un cadre national donné, et elles ont souvent consisté à analyser de manière intensive les logiques « internes » des processus d'intégration nationale, restituant la concurrence pour la monopolisation du pouvoir étatique, paraétatique ou infraétatique, mais en la resituant très peu dans le cadre plus large de l'espace supranational dans lequel s'inscrit une bonne part des processus sociaux à l'œuvre, parmi lesquels tous ceux qui mettent en jeu la société industrielle ou la capacité des groupes sociaux dominants à utiliser les formes étatiques du pouvoir. Malgré l'énorme apport de ces études, le risque est réel de retrouver *in fine*, au terme de leurs démonstrations, ce que l'implicite de leur position de recherche initiale y avait inscrit, c'est-à-dire l'autosuffisance des logiques nationales dans l'interprétation de la nationalisation des sociétés européennes, rarement évoquée d'ailleurs comme une dynamique d'ensemble. Et ce biais peut pousser à la légitimation scientifique, même pour la déplorer, de la rhétorique nationaliste de l'incommensurabilité nationale et de l'intraductibilité culturelle entre les sociétés européennes, puisqu'une bonne part du travail accompli a consisté à documenter les voies particulières de constitution de l'État-nation dans chaque pays. Ces histoires cloisonnées ne sont mises en contact, pour l'essentiel, que de manière occasionnelle, pour évoquer les grandes crises et les grands

conflits politiques, spécialité de l'histoire des relations internationales¹⁷. Il est de ce fait assez logique que l'histoire culturelle de l'Europe, telle que je l'ai définie, soit peu représentée sur le versant « international » ou « global » de cette histoire. Ce qui émerge d'international de ces études relève finalement d'une logique du reste, de l'interstice, ou de l'héroïsme internationaliste, par rapport à la cage du fer du national¹⁸.

Quelques considérations sur le nationalisme méthodologique

- 12 Il est pourtant possible d'interroger de nombreuses manières le nationalisme méthodologique dominant dans l'histoire culturelle européenne. La première mise en cause critique, la plus simple à formuler, et qui a d'ores et déjà produit des travaux importants et utiles, consiste à s'interroger sur l'unicité proclamée de telle ou telle voie nationale, et à la soumettre à des comparaisons systématiques. Est-il légitime, par exemple, de présenter l'affaire Dreyfus comme la preuve d'une spécificité irréductiblement française pour ce qui concerne les rapports entretenus par les hommes de lettres avec le pouvoir politique, dont on a éventuellement retracé la généalogie préalable, quand les mêmes années 1895-1905 ont été marquées, en Italie, en Espagne, en Grande-Bretagne, dans le Reich allemand, par des mobilisations d'écrivains et de savants de grande ampleur sur des enjeux politiques et sociaux majeurs – de la répression contre l'anarchisme à la fermeture des hauts postes universitaires aux Juifs, du maintien de la censure sur la littérature et les arts à la nécessité de la modernisation politique par l'éducation populaire –, et alors que les logiques de structuration de ces affrontements présentent des traits d'une homologie frappante¹⁹ ? N'est-il pas illusoire de présenter le *Sturm und Drang* comme une révolte spécifiquement allemande et fondatrice pour l'Allemagne quand la mise en cause du néoclassicisme des cultures des cours du Saint Empire moribond anime à peu près dans les mêmes formes et dans les mêmes décennies l'invention d'Ossian en Écosse, les antiquités vikings vues de Copenhague par Paul-Henri Mallet et la « statistique antique des Gaules » par l'Académie celtique²⁰ ? La comparaison permettant de relativiser les différences peut d'ailleurs, non sans une certaine gourmandise, porter sur la construction des nationalismes culturels eux-mêmes : il est peu de mouvements politiques plus semblables les uns aux autres que les nationalismes de la fin du XIX^e siècle et leurs héritiers de la nébuleuse autoritaire de l'entre-deux-guerres, malgré l'énergie déployée par les uns et les autres pour se présenter comme différents et même fortement hostiles²¹.
- 13 La deuxième mise en cause que l'on peut proposer du nationalisme méthodologique dominant en histoire consiste à s'interroger, d'une manière générale, sur les synchronies troublantes que présentent les différentes étapes de la nationalisation et de l'internationalisation de la culture en Europe. Il est frappant de constater que la guerre de Sept ans, qui vit l'Europe se déchirer dans le cadre d'un conflit à l'échelle mondiale, et dans l'ombre portée de laquelle nombre des mouvements politiques contestataires « patriotes » se mobilisèrent pour contester l'ordre politique institué²², s'inscrit aussi dans une période de très forte poussée des circulations littéraires vernaculaires en Europe, avec de véritables best-sellers paneuropéens, une intensification des traductions romanesques et la centralité de l'ensemble des processus de traduction dans l'invention du roman moderne²³.

- 14 Ces fausses coïncidences incitent en réalité à repenser les différentes chronologies des histoires nationales et des nationalisations, en les liant étroitement aux processus d'internationalisation qui leur sont synchrones. Les années 1880-1900 sont ainsi marquées en Europe par la structuration de mouvements politiques explicitement nationalistes, dans lesquels écrivains et artistes tinrent une place essentielle, notamment pour promouvoir la nécessité de préserver ou de dynamiser la culture nationale contre l'étranger, alors que, dans le même temps et souvent d'ailleurs avec les mêmes participants, le droit d'auteur international²⁴ se structurait, des congrès internationaux des sciences philologiques et historiques²⁵ étaient organisés, des instituts culturels nationaux fondés par les « grands » pays à vocation impériale s'installaient dans toute l'Europe, alors que différentes capitales culturelles européennes voyaient s'organiser des formes normalisées de présence des « cultures étrangères », à travers des sections spécifiques dans les musées, des collections de littératures étrangères dans les maisons d'édition, des rubriques dédiées dans les grandes revues généralistes et dans les revues d'avant-garde. Sans parler enfin de la capacité des acteurs des relations culturelles franco-allemandes, entre 1920 et 1945, des Décades de Pontigny aux allées de Sigmaringen, d'André Gide à Otto Abetz, à concilier l'apologie du commerce culturel des nations et la caractérologie nationale la plus verrouillée²⁶.
- 15 La troisième mise en cause du nationalisme méthodologique appliqué à l'histoire culturelle de l'Europe est la plus radicale et la plus importante : elle consiste à mettre en évidence, dans chacune des évolutions nationales présentées comme des dynamiques internes aux différentes sociétés européennes, la part décisive qu'y tiennent en réalité des étrangers, des processus transfrontaliers, des références internationales, des mouvements globaux. L'histoire de la littérature anglaise a largement été inventée et nourrie par des hommes de lettres français, et la référence à la littérature française y est permanente et structurante même quand une nouvelle génération d'auteurs anglais a pris le relais des Chateaubriand, Taine et Jusserand qui l'avaient initiée²⁷. La secousse paneuropéenne produite dans les années 1890 par les pièces les plus novatrices d'Ibsen a été décisive pour la structuration du théâtre national britannique et la réinvention du Globe comme lieu de célébration de Shakespeare²⁸. La modernisation de l'édition barcelonaise, dans les années 1920-1930, est inséparable de l'importation active de méthodes, de modèles éditoriaux et de machines allemandes²⁹. Et, tout au long de la période, la constitution du droit d'auteur, de Beaumarchais jusqu'à l'Institut international de la coopération intellectuelle, dans l'entre-deux-guerres, en passant par la convention de Berne de 1886, associe étroitement élaboration d'un droit national de protection des auteurs, organisation corporative nationale (pour les éditeurs, les gens de lettres, la profession journalistique) et invention d'un droit d'auteur international : le droit d'auteur n'était en effet consistant que s'il valait aussi à l'exportation, à l'importation et en traduction, mais faire respecter ce droit à l'étranger impliquait de structurer les différents territoires en espaces nationaux, chacun reconnaissant le droit d'auteur pour ses nationaux et organisant ses professions du livre à l'échelle nationale de manière à faire respecter ce droit³⁰.

Une histoire transnationale

- 16 Tous ces exemples montrent qu'il est très difficile de s'en tenir à un récit internaliste pour rendre compte de l'histoire des « nations » européennes. Une telle critique des

modes dominants de récit national est articulée depuis deux décennies maintenant par une nébuleuse de chercheurs elle-même pluri-, trans- et même peut-être postnationale. On peut rassembler les différentes formes que prend cette critique sous le vocable d'histoire transnationale, y associer, après le temps des fondateurs de la notion (Raymond Aron, Robert Keohane et Joseph Nye, Karl Kaiser et Johan Galtung, dans les années 1950-1970, les anthropologues de la globalisation, autour du Center for Transcultural Studies de Chicago : Arjun Appadurai, Paul Gilroy, Gayatri Spivak ou Carol Beckenridge, tous extérieurs à la profession historienne), les grands chantiers et les grandes réalisations collectives, depuis les années 1990, que constituent l'histoire transnationale de l'Allemagne contemporaine (Sebastian Conrad, Jürgen Osterhammel, Michael Geyer, David Blackbourn³¹), le La Pietra Project et la réécriture de l'histoire des États-Unis³² (Thomas Bender, Charles Bright, Prasenjit Duara, notamment), l'histoire des transferts culturels franco-allemands initiée et mise en œuvre par Michel Espagne et Michael Werner, et relayée par l'initiative franco-allemande majeure que constitue le portail *geschichtetransnational* sous la direction de Matthias Middell.

- 17 Cette perspective aboutit à l'ouverture de pistes de recherche considérables, de plusieurs ordres. Elle remet au centre de l'analyse historique des figures, des personnages et des phénomènes qui, par force, se trouvaient relégués aux marges par les analyses formulées en termes nationaux : les migrants, les réfugiés, les exilés, les déplacés, les voyageurs, les produits de l'étranger, les traductions savantes et littéraires, les correspondances internationales, les bi- ou multinationaux, les réseaux techniques, les circulations de capitaux, les zones frontalières, les mariages mixtes, et bien d'autres encore. Elle place sous les feux de la rampe les institutions internationales, transnationales ou supranationales – de l'Union postale universelle à l'OMC – qui structurent une part décisive de notre monde depuis deux siècles, mais qui n'ont pas reçu, et de loin, toute l'attention qu'elles méritent. Il est bon, précisément, de sortir tous ces objets historiques d'une imagerie qui fait d'eux les restes d'une période prénationale ou le rêve internationaliste de quelques illuminés sympathiques, pour les replacer au centre des logiques de la société européenne industrielle, commerçante et nationalisée, et de ses immenses besoins de régulation inter-nationale³³.
- 18 Cette perspective transnationale permet aussi de mettre en évidence combien les relations, les circulations, les références, les capitaux – symboliques, sociaux et culturels autant que financiers – étrangers sont essentiels pour l'invention de ce système de domination extrêmement dynamique que représentent l'État national et la nationalisation des rapports sociaux et politiques : pas de nationalisation sans organisation des modalités des circulations internationales, pas de nationalisation sans contrôle des flux, et pas d'accélération de la mobilité internationale sans réorganisation profonde des circulations nationales.
- 19 De ce fait, cette histoire transnationale propose notamment de penser tout autrement les relations internationales, le statut de l'État et la question de la légitimité des élites nationales : puisqu'il n'y a pas d'élite nationale qui ne doive une part essentielle de sa légitimité à sa capacité à placer favorablement la communauté qu'elle domine dans le système international du pouvoir, il faut essayer, pour écrire une socio-histoire de l'Europe contemporaine, de restituer la structure et la dynamique de ce qu'on peut appeler un champ international du pouvoir, en réorientant, par son internationalisation, la notion de « champ du pouvoir » proposée en son temps par Pierre Bourdieu pour dépasser les apories de celle de « classe dominante »³⁴. Les relations interétatiques, telles

qu'elles sont saisies traditionnellement par l'histoire des relations internationales, ne représentent pas, et de loin, les seules formes de relations qui existent à l'intérieur de ce champ du pouvoir ; le pouvoir d'État, et donc l'action internationale, n'est qu'une des formes possibles de la domination. Une forme certes parfois tout à fait cruciale, mais parfois aussi tout à fait secondaire, en fonction de la taille des États concernés, mais aussi des fractions des élites auxquelles appartiennent les acteurs.

- 20 L'histoire transnationale, en ce sens, s'inscrit pleinement dans le long débat qui anime les théoriciens des relations internationales et de la globalisation, depuis Robert Keohane, Joseph Nye et Samuel Huntington dans les années 1960 jusqu'à Saskia Sassen³⁵, Ulrich Beck³⁶ et Arjun Appadurai³⁷ de nos jours ; elle se fonde sur l'hypothèse, qu'elle nourrit à partir de nombreux travaux, selon laquelle la transnationalisation décrite dans les années 1960 comme une nouveauté liée au développement (qui n'était, sur le temps plus long, qu'un redémarrage) des circulations de capitaux en dollars, aux multinationales américaines et à la multiplication des touristes venant du même empire³⁸, n'était en fait pas une nouveauté, mais une dynamique fondamentale des transformations sociales et politiques à l'œuvre depuis deux siècles et demi, notamment en Europe de l'ouest et dans l'espace atlantique.
- 21 Elle met aussi de ce fait en cause deux idées fréquentes dans la littérature sociologique et anthropologique sur la mondialisation « actuelle » : l'idée que la période récente – avec tout le flou que comporte cette terminologie – marque le passage à l'ère de la mobilité, et l'idée subséquente que cette mobilité met en cause le pouvoir de l'État, qui tend inéluctablement à décliner. Au contraire, l'histoire transnationale invite à penser que la nationalisation des sociétés est bien une « mobilisation », dans le double sens de l'augmentation constante des ressources extraites des hommes et des choses qu'ils contrôlent par les pouvoirs pour soutenir leurs luttes³⁹ ET de la mise en mouvement des personnes, des objets et des formes symboliques, cette force sans précédent des empires modernes⁴⁰. Nulle nécessité alors de penser que l'intensification des circulations, des mobilités, et l'extension des chaînes d'interdépendance affaiblit, voire dissout le pouvoir d'État : en perspective historique, il se pourrait bien que ce fût exactement l'inverse.
- 22 Mais, à rebours aussi d'une représentation totalement fluide du monde, la perspective transnationale insiste bien sur la nécessité de penser l'importance des frontières, la prégnance des processus de territorialisation, la nécessité de comprendre la démultiplication, dans l'histoire des trois derniers siècles, des dispositifs de contrôle, d'orientation, de régulation et d'exploitation de ces mobilités. Il ne s'agit pas du tout de verser dans l'idée selon laquelle il n'y aurait que fluidité, mobilités et modularité infinie : lorsque Sebastian Conrad, Christophe Charle ou Thomas Bender insistent sur le rôle essentiel des chaînes d'interdépendance à l'échelle mondiale dans l'histoire du deuxième Reich, sur le rôle crucial du rapport à l'étranger dans la régulation professionnelle de l'opéra français en 1900, ou sur l'impossibilité de rapporter l'histoire américaine au seul motif de la frontière de l'Ouest compte tenu de la mondialité congénitale des États-Unis⁴¹, ils indiquent que c'est dans ces circulations, ces réseaux et ces systèmes mondiaux mêmes que se constituent les dynamiques modernes de territorialisation, que se structurent les espaces et que se créent les frontières. Le terme de « transnational » le manifeste : c'est en étudiant ce qui circule, ce qui bouge, ce qui relie et ce qui met en système qu'on a des chances, peut-être, de rendre le mieux compte de ce qui fixe, encadre et stabilise les hommes, les choses et les mots.

Le marché comme solution ?

- 23 L'histoire culturelle, ainsi inscrite dans une perspective transnationale, est l'une des pistes les plus fécondes pour tenter de faire cette histoire de l'Europe contemporaine.
- 24 Mais, avant de décrire la manière dont ce projet peut se déployer, il faut avoir l'honnêteté de dire qu'il existe au moins une tentative complète d'histoire culturelle de l'Europe qui échappe au nationalisme méthodologique dominant : celle de Donald Sassoon, publiée à New York chez HarperCollins en 2006 sous le titre *The Culture of the Europeans, from 1800 to the Present*. L'ampleur de cette synthèse (elle compte plus de 1600 pages, dont 77 pages de notes et plus de 2000 références bibliographiques, avec un *index rerum* et un *index nominum* comptant à eux deux plus de 70 pages) n'est pas seule en cause : elle propose aussi une thèse qui permet de résoudre, au moins en apparence, les difficultés liées au nationalisme méthodologique. Cette thèse d'ensemble est en même temps l'outil analytique principal du livre, comme le montre Christophe Charle dans une note critique récente sur le livre de Sassoon⁴² : la culture qu'il analyse, c'est « la culture vue du marché », puisque, pour citer cette fois Sassoon lui-même, « les marchés culturels et la division du travail qui les soutient sont le sujet principal de ce livre⁴³ ».
- 25 C'est une manière de régler la plupart des questions qui se posent classiquement à l'histoire culturelle de l'Europe : si la seule vraie dynamique fondamentale est celle du marché, de la rentabilisation de la prise de risque que constitue toute forme d'œuvre pour celui qui l'entreprend ou la produit, alors sa logique d'ensemble est celle de l'expansion continue, pour accroître sans cesse la chalandise, et son mécanisme est celui de l'imitation et de l'adaptation, dans un contexte de concurrence permanente qui produit avant tout de la convergence, de l'homogénéisation et la répétition des formules éprouvées. Le rôle des États, l'importance des économies inversées dans les logiques avant-gardistes à partir de la fin du XIX^e siècle, la production de canons officiels (universitaires ou simplement pour *happy few*) inverses ou résolument différents des verdicts du marché, sont largement ignorés, ou considérés comme secondaires. Dans cette perspective, la dynamique d'ensemble favorise inévitablement l'américanisation du continent, à partir du moment où les producteurs culturels situés à New York et en Californie ont su pousser jusqu'à son efficacité maximale le mécanisme de commercialisation de la production culturelle que Londres, Berlin et Paris notamment avaient vu se structurer et se développer dès le milieu du XIX^e siècle. Rien d'étonnant, à partir de là, à ce que le livre de Donald Sassoon ne traite que de manière assez mécanique la question cruciale des circulations artistiques et esthétiques, pourtant centrale en Europe.
- 26 Dans la critique que Daniel Simpson avait faite du même ouvrage dans les pages de la *New Left Review*⁴⁴, une revue marquée par la critique sociologique de l'industrie culturelle de l'École de Francfort mais aussi par les *cultural studies* manchestériennes, il indiquait qu'au fond l'ouvrage aurait pu, ou dû, s'appeler « Some Components of the Market History of European Culture ». Le livre de Sassoon relève à tout prendre davantage d'une description massive des formes de consommation culturelle, et en partie des logiques propres à la production ; et l'invocation du marché y sert souvent à produire une explication circulaire, selon laquelle une adaptation locale d'un produit culturel étranger, souvent venu du centre hégémonique, a été produite par souci de rééditer son succès, le succès de cette adaptation étant dû à ce choix d'une formule initialement réussie et à la

demande du public, qui veut naturellement ce qui a marché ailleurs. Or, qui sait ce que « voulait » le public, si jamais cette psychologisation d'une instance complexe de la société du spectacle a un sens ? Et que n'étudie-t-on le cimetière immense des tentatives ratées et des rendez-vous manqués avec « le public » pour faire apparaître le résidu au principe universel du Marché, un résidu souvent bien massif ?

- 27 Dans l'espace laissé vacant par la tautologie qui menace ce genre de raisonnement – la domination culturelle de la France et de l'Angleterre repose sur la capacité de l'une et de l'autre à produire des œuvres prestigieuses et populaires, explique Sassoon⁴⁵ – se glissent toutes les questions liées aux autres formes de capitaux que le capital financier et commercial : le capital symbolique, le capital culturel, le capital social, le capital linguistique, qui sont essentiels pour la compréhension des productions et des producteurs culturels. La logique de la consommation même la moins distanciée n'a jamais été totalement disjointe de ce que Gramsci appelait *l'hégémonie*, les sociologues de Francfort *l'idéologie*, et les théoriciens de Manchester ou de Paris le *discours*. Et on sait, depuis Fernand Braudel et Immanuel Wallerstein, que ce qu'on désigne comme le marché et son efficace révolutionnaire n'ont eu d'effectivité historique qu'à travers les projets de puissance de ceux qui avaient choisi de les mettre en œuvre, et qu'ils sont inséparables des dynamiques de concurrence entre les groupes sociaux et entre les pouvoirs d'État. Le marché, le capitalisme, la montée en puissance du pouvoir d'État et l'intensification des mobilités portées par – ou porteuses de – la société industrielle doivent être pensés ensemble. Les productions culturelles en sont une illustration particulièrement flagrante.

Orientations pour une histoire transnationale de l'Europe

- 28 On peut donc saluer l'ampleur de la réalisation de Donald Sassoon, admirer l'audace du projet, tenir son livre pour une pierre de touche, donner toute sa place à un modèle analytique qui rappelle l'importance structurante des logiques du marché, mais aussi souligner tout ce qu'il reste à faire avant de pouvoir écrire une histoire culturelle de l'Europe qui rende raison d'une part majeure, au moins, des problèmes qu'elle rencontre dans l'étude de ses objets⁴⁶.
- 29 Je voudrais ici proposer, pour achever cette réflexion sur l'histoire de l'Europe contemporaine, quelques principes et orientations de recherche, en partant de l'idée que l'histoire de l'Europe pourrait considérablement progresser, et notamment répondre à quelques-unes des apories qui la traversent, en tentant de se faire histoire culturelle, par l'étude à *l'échelle européenne* de la production et de la réception des objets culturels comme *biens symboliques* dans un cadre transnational. On peut pour cela énoncer deux préalables, et proposer trois méthodes d'enquête. Les préalables concernent la définition du cadre : que faut-il entendre par Europe ? Quel périmètre donner aux biens culturels pour une recherche de ce genre ? Quant aux méthodes d'enquête, il s'agira premièrement de la focalisation sur les circulations culturelles, leurs contextes et leurs effets, deuxièmement de l'articulation du qualitatif et du quantitatif, et troisièmement de la problématisation des espaces sociaux et des territoires par le jeu d'échelle, du local au global et du microscopique au macroscopique.
- 30 Le premier préalable consiste à donner une réponse pragmatiste à la question, cruciale pour l'enquête, de la délimitation de l'Europe. Cette question est parfois tranchée de

manière abrupte en fonction d'une définition *a priori* – l'héritage de la Grèce, de Rome et de la chrétienté médiévale, par exemple –, ou d'une définition politique au moins partiellement arbitraire – la région du globe caractérisée par la dissolution des grands empires et la concurrence systématique et généralisée d'unités politiques modestes incitées de ce fait à l'innovation institutionnelle, militaire et économique pour survivre⁴⁷, ce qui revient à exclure assez rapidement Byzance, l'Empire Ottoman et la Russie –, ou économiquement réductrice – mentionnons par exemple l'Europe de l'Ouest de Wallerstein⁴⁸ et son invention conjointe de l'impérialisme et du capitalisme autour de 1450.

- 31 C'est en réalité l'idée d'une définition essentielle de l'Europe qui apparaît empiriquement vouée à l'échec, tant elle est constamment confrontée à des exceptions et des contre-exemples, et tant elle a pour conséquence de figer dans une unité fausse une région du monde caractérisée par l'intensité de ses conflits, de ses affrontements internes, et par la variété de ses modes de relations avec les autres parties du monde. Il pourrait s'agir donc de définir l'Europe au contraire comme un territoire variable, une arène changeant en fonction des conflits, des configurations de pouvoir et des circulations qui l'animent : à partir de la dissolution de l'Empire carolingien, si l'on veut une périodisation longue, mais surtout à partir du XVIII^e siècle, pour s'en tenir à la chronologie qui nous occupe spécifiquement, le promontoire de l'Eurasie est caractérisé par l'intensité des conflits, des concurrences, des circulations internes et des débats qui le traversent, et c'est dans ces processus mêmes que se forge une part essentielle des dynamiques qui donnent aux groupes sociaux qui s'y confrontent leur capacité d'expansion, d'affirmation et de réinvention. Définir l'Europe comme un champ de luttes, une constellation de forces, un système de circulations, et donc un ensemble d'enjeux de conflits autour desquels se groupent des configurations variables d'acteurs intéressés à y asseoir leur domination ou à s'y insérer, c'est s'autoriser à faire varier en fonction des moments et des enjeux le nombre, la nature et la position des participants au jeu, et donc se permettre d'intégrer à l'histoire européenne aussi bien la Turquie de Kemal que l'Helsinki d'Elias Lönnrot, sans pour autant placer systématiquement la Finlande dans l'horizon obligatoire de tous les objets d'études européens, ni affirmer systématiquement « l'européanité » de la Turquie. Cette définition de l'Europe, qu'on pourrait dire pragmatiste, comme configuration de pouvoir délimitée par l'ensemble des acteurs qui s'y investissent à un moment donné, permet de sortir d'une vision par principe territoriale, et donc *volens nolens* étatico-nationale.
- 32 Le second préalable concerne encore un problème d'extension : celle que l'on donne au terme de culture. Pour simplifier, il convient de mettre à distance deux des définitions effectivement en usage dans nombre d'histoires de la culture et de la pensée européennes, qu'on peut évoquer à travers les cas, particulièrement polaires, de John Burrow⁴⁹, représentant éminent de l'École dite de Cambridge, et de Donald Sassoon.
- 33 Le premier n'envisage comme pensée européenne que les systèmes textuels et idéologiques les plus organisés, les plus formalisés et sophistiqués, parce qu'ils définissaient selon lui un espace discursif commun fondé sur un certain contrôle du langage, de l'argumentation et du détachement savant, et c'est précisément cette restriction aux produits intellectuels les plus normalisés qui permet d'envisager quelque chose comme un espace européen, celui des débats savants fondés sur le partage d'une norme intellectuelle commune. Le second refuse d'envisager les productions savantes, les beaux-arts ou l'avant-gardisme esthétique, parce que ces manifestations symboliques

relèvent seulement de la consommation raffinée des élites, dont l'impact serait très faible sur les évolutions d'ensemble de la culture des Européens, et parce qu'elles étaient largement illusoires dans leur prétention esthétique et intellectuelle à échapper à l'extraordinaire puissance du marché. Au contraire, il faut souligner que les avant-gardes culturelles et intellectuelles n'auraient jamais existé sans le marché et l'étatisation contestée de la culture⁵⁰, sans les rapports complexes qu'elles ont entretenu avec la commercialisation et la diffusion pédagogique des œuvres et des textes⁵¹, que même les savants les plus exigeants ont affaire au capitalisme d'édition ; mais il est aussi nécessaire de comprendre que l'invention d'espaces non marchands d'accès aux beaux-arts, l'invention de politiques d'État visant à favoriser systématiquement des circulations intellectuelles non immédiatement rentables, et l'existence même de l'édition d'avant-garde, dont la pérennité économique est devenue une évidence, parmi bien d'autres exemples, attestent que la culture déborde et de loin le seul modèle analytique du marché, comme le prisme de la lecture idéologique et politique. Comme l'écrit Christophe Charle, il faut tenter une « histoire culturelle de l'Europe compréhensive, qui ne privilégierait ni une zone particulière, ni un mode d'appréhension de la culture (production vs diffusion ; consommation vs transmission ou héritage), ni une forme particulière (écrite vs orale, visuelle vs imprimée, etc.), ni une strate de destinataires supposés, mais qui tâcherait également de tenir la balance entre approche internaliste et externaliste, tendances à long terme et périodisations spécifiques⁵² ».

- 34 Une fois ces préalables posés, le premier choix heuristique d'ensemble pour faire cette histoire culturelle de l'Europe concerne sa dimension transnationale. Il consiste à juger qu'écrire l'histoire culturelle de l'Europe implique de renverser la logique territoriale de l'historiographie passée de la culture. Pour simplifier, celle-ci partait des territoires nationaux, ou des cultures dites nationales, perçus comme la matrice évidente ou au moins comme le cadre naturel de l'étude des productions culturelles, pour esquisser ensuite, par comparaison, juxtaposition et exposé des circulations entre eux, une géopolitique culturelle de l'Europe conçue comme un assemblage, pris éventuellement dans une dynamique de divergence ou de convergence tendancielle. Au contraire, il s'agit ici de *partir* d'une histoire des circulations, des mobilités, des importations et des exportations qui constituent l'Europe comme espace social et politique et qui traversent, mobilisent, surmontent et en réalité *produisent* souvent, dans le mouvement même de leur effectuation, les frontières des États, les frontières linguistiques, économiques et culturelles, les frontières des savoirs et des ethnicités, les communautés professionnelles et culturelles dites nationales, les droits nationaux concernant les biens symboliques, et tant d'autres.
- 35 Il ne s'agit pas de nier l'importance des phénomènes d'ethnicité, de nationalisation et de territorialisation, incontournables pour tous nos objets, mais de les faire passer de *formes a priori* de l'investigation au statut d'*objets d'enquêtes*, et pour cela de suivre les formes de mobilités de biens, de personnes, de concepts, de discours, de modèles institutionnels et de réputations qui, dans leurs mouvements mêmes, par les reconfigurations qu'ils produisent, par les résistances ou les encouragements qu'ils rencontrent, par les efforts de classement, de reclassement ou d'invention taxinomique qu'ils imposent, inventent, produisent et créent des communautés, des territorialités, des systèmes d'identification et des configurations discursives. Il ne s'agit pas de dire que les mobilités ont été ou sont, logiquement ou chronologiquement, premières : il s'agit de prendre les circulations comme des moyens d'accéder à la logique complexe de territorialisation qui se déploie en

Europe, depuis au moins le XVIII^e siècle, et donc de se donner les moyens de décrire empiriquement l'intrication étroite de la mobilisation des hommes, des choses et des mots comme *mise en mouvement* et comme *réinvention des pouvoirs*, intrication qui a donné à cette logique de territorialisation une part essentielle de sa force d'expansion et de croissance.

- 36 Le deuxième choix heuristique pour cette histoire transnationale de l'Europe consiste en l'articulation systématique des méthodes quantitatives et qualitatives. L'une des traditions des sciences sociales repose sur le souci de produire des analyses intensives de terrains d'enquête circonscrits, visant à mettre au jour des mécanismes économiques, sociaux, politiques, esthétiques et linguistiques particuliers et sophistiqués qu'une focale d'enquête trop large ne peut apercevoir ni saisir. C'est par exemple la logique de la « pensée par cas⁵³ » et du « tournant critique » des années 1980⁵⁴, qui est indispensable pour les sciences sociales et les humanités et sans laquelle le risque est grand de se laisser piéger par des macro-concepts creux et des hypostases. Mais il est utile de contrôler constamment ces analyses intensives et qualitatives, fondées sur des focales resserrées et des lectures particularisantes, en construisant des séries, des corpus et des réseaux susceptibles de quantification, de formalisation et de modélisation. Ces méthodes ne sont pas moins présentes dans la tradition des sciences sociales : l'histoire dite des Annales, qui a fixé dans ce domaine des standards internationaux – l'histoire du livre, la démographie historique –, mais aussi la sociologie quantitative et l'économétrie ont su développer des manières de faire et des outils importants dans ces domaines (biographies collectives, statistiques, traitements systématiques d'occurrences dans des corpus structurés, cartographie, *network analysis*, analyses factorielles).
- 37 Le troisième principe heuristique concerne les jeux d'échelles à déployer dans l'analyse. Le transnationalisme méthodologique et l'aller et retour entre le qualitatif et le quantitatif impliquent d'utiliser pleinement la variation de focale dans la délimitation des terrains d'enquête, dans la production de données et dans la mise en forme narrative. Le souci de précision empirique et de contextualisation serrée implique de restituer précisément, pour chaque cas d'étude, l'inscription spatiale et sociale des acteurs, des formes et des effets des transferts culturels. Mais ce travail de localisation doit toujours, dans le même temps, établir la position sociale et spatiale des circulations étudiées dans l'espace régional et/ou national et/ou global dans lequel elles se déploient, traversant des frontières, se soumettant ou échappant à des pouvoirs qui imposent leur territorialisation. Cette territorialité complexe des phénomènes culturels n'est pas seulement dans l'œil de l'enquêteur : elle est régulièrement revendiquée par les acteurs, formulée par eux, elle fait partie de leurs registres d'action et de leurs ressources spécifiques, de leurs *chances*, que cette disponibilité soit effectuée ou pas.
- 38 L'enjeu analytique est de taille, comme permet de le voir le cas célèbre de Fernand Braudel théorisant sur les relations entre « culture » et « économie » dans les nations européennes. Dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*⁵⁵, il entendait étayer l'idée que les capitales culturelles sont souvent différentes des capitales économiques, et donc que le capital culturel est relativement indépendant du capital économique et politique. C'est un point essentiel du raisonnement par exemple de Pascale Casanova dans *La République mondiale des lettres*⁵⁶ (l'une des plus importantes et passionnantes tentatives récentes de procéder à une géopolitique européenne et mondiale de la littérature). Cette thèse permet à la fois de fonder l'idée que Paris est la capitale mondiale de la littérature dans un contexte de relatif déclin national, au XIX^e siècle, mais aussi de comprendre que

l'essentiel de la domination d'une capitale repose sur son capital symbolique, entretenu par la croyance et l'accumulation des textes.

- 39 Or le raisonnement de Braudel, qui suit un développement sur Venise, Florence, Amsterdam, passe pour le XIX^e siècle à « la France » et à « l'Angleterre », pour dire que la France est restée dominante culturellement alors qu'elle était en déclin économique relatif. Ce passage subreptice de l'échelon des capitales à l'échelon national, typique du nationalisme méthodologique inconscient de la grande majorité des travaux d'histoire quand ils abordent le XIX^e siècle, ce « temps des nations », est un biais fatal du raisonnement dans tous les travaux qui, portant sur la culture comprise comme enjeu géopolitique, ne placent pas au centre de leurs précautions méthodologiques la problématisation des échelles territoriales de pertinence des phénomènes sociaux. Si précisément on considère Paris, une métropole, et non la France, un État-nation, comme système économique et social de référence pour l'étude des productions culturelles dites « françaises », la disjonction entre puissance symbolique et puissance économique n'est plus valide. Paris est bien alors l'une des toutes premières villes économiques du monde, en très forte croissance, et qui développait, notamment dans le domaine du loisir et des arts, plastiques ou du spectacle, une productivité remarquable, en rapide augmentation. Rien d'étonnant, rétrospectivement, à ce que le Paris économiquement bouillonnant des années 1850-1870 ait aussi été un des lieux d'invention de la modernité esthétique.
- 40 Raisonner à l'échelle des métropoles, par exemple, c'est précisément voir d'autres choses que ce qu'on voit à l'échelon national, et c'est donc poser autrement la question de l'articulation entre les échelles locale, nationale et internationale dans la vie littéraire et culturelle⁵⁷. Ce qui n'empêche nullement de chercher à comprendre quels effets a pu avoir sur la métropole son statut de capitale politique, et à quelles conditions a pu s'instaurer le raccourci par lequel Paris est devenu, pour une part au moins de son rôle international, la métonymie de la France.

En guise de conclusion : l'exemple de la traduction

- 41 Comme toujours, un énoncé programmatique de ce genre peut paraître totalement abstrait, et donc laisser plus que sceptique même le lecteur qui a eu le courage de le parcourir jusqu'au bout. Je voudrais, en guise de conclusion, donner un exemple d'objet d'histoire culturelle pouvant être éclairé par une perspective européenne et permettant à son tour de voir l'histoire européenne sous un nouveau jour : celui de la traduction littéraire, saisie à travers le cas double de l'intraduction dans l'espace germanophone et de l'intraduction dans l'espace francophone, entre le milieu du XVIII^e siècle et le début du XX^e siècle⁵⁸.
- 42 L'une des formes les plus décisives de circulation culturelle entre l'espace francophone et l'espace germanophone, et donc l'une des formes de transnationalité les plus importantes entre les élites des deux rives du Rhin, a été la traduction d'ouvrages littéraires (roman, poésie, théâtre, critique et histoire littéraires). En matière de belles lettres, la traduction publiée en volume est, en dehors de petits cercles de lettrés polyglottes qui parviennent à lire en langue étrangère, le principal mode de circulation des œuvres. Seul moyen de toucher un vaste lectorat, la traduction en volume ou son prodrome, la publication en livraisons dans les revues, est l'opération qui permet vraiment la circulation dans une communauté lettrée d'un texte écrit en langue étrangère et issu d'une autre communauté

lettrée. Bien plus qu'une simple question de circulation des textes, de diffusion et de réception des œuvres, voire de production des réputations, ces traductions mettaient en jeu une part essentielle des structures des communautés lettrées européennes, en mobilisant des éditeurs, des traducteurs, des commentateurs, des critiques, en autorisant des stratégies parfois radicales de reconfiguration du marché littéraire, en interrogeant le statut national de la langue, en mettant en cause les canons et les hiérarchies, en mobilisant parfois les efforts des autorités professionnelles, mais aussi politiques, sur les questions de droit d'auteur et de puissance culturelle nationale.

- 43 Ce genre d'enquête ne s'oppose plus, depuis un moment déjà, aux études menées dans le cadre de ce qu'on a coutume d'appeler traductologie, ou *translation studies*, dans le contexte anglophone. Les *translation studies*, depuis au moins Gideon Toury, ont profondément élargi le fondement étroitement traductologique de leur programme initial et développé des recherches décisives sur les dimensions économiques, sociales et politiques de la traduction, naturellement pour ce qui concerne les périodes récentes où le marché littéraire linguistique mondial accroît la demande structurelle de traduction, mais aussi pour des périodes bien plus anciennes, depuis l'Espagne médiévale jusqu'à la constitution des empires coloniaux en passant par les Grandes découvertes et les origines globales de la science moderne. Anthony Pym, Emily Apter, Lawrence Venuti, Theo Hermans, Fritz Nies, Gisèle Sapiro, Abram de Swaan, sont quelques-uns des noms qu'il faut citer dès qu'on envisage une enquête de quelque ampleur sur le rôle et la place de la traduction et des traducteurs dans l'espace mondial des langues et de la culture : ils ont apporté à ce type de recherche le souci du temps long, de l'analyse empirique intensive et de l'histoire quantitative.
- 44 L'étude quantitative et qualitative de la traduction est donc un excellent lieu d'enquête pour une histoire transnationale de la culture en Europe, mais aussi des élites européennes en général, à la fois dans leur dimension nationale et dans leurs dimensions internationales. Le cadrage franco-allemand, qui dans ce cas doit sans cesse faire l'aller et retour entre une définition linguistique (l'espace francophone, l'espace germanophone), une définition politique (deux sociétés politiques dominantes en Europe – structurée en État pour l'une avant le XVIII^e siècle, pour l'autre au cours du XIX^e siècle mais elle était modelée depuis 1750 par un agenda national dans lequel les lettrés avaient eu une part décisive – et leurs marges provinciales et étrangères), et une définition sociale (l'ensemble des groupes sociaux inscrits dans ces ensembles linguistiques et/ou saisis par ces ensembles politiques, des élites structurellement transnationales aux collectifs les plus isolés), est extrêmement riche pour une étude de ce type, puisqu'il met en relation à la fois :
- des institutions politiques régulièrement affrontées
 - des élites également préoccupées par le caractère central de la littérature dans les processus de nationalisation des populations
 - des communautés lettrées nombreuses et puissantes, elles-mêmes structurées par
 - des professions éditoriales et journalistiques précocement organisées.
- 45 L'étude des traductions entre espace francophone et espace germanophone apparaît ainsi comme « un instrument de choix pour dénationaliser l'histoire littéraire⁵⁹ » et pour construire une histoire culturelle transnationale, permettant de comprendre les formes, les modalités, l'intensité et les effets de l'internationalisation culturelle en Europe. Mesurer le poids, le rôle, les logiques et la géographie des traductions en français ou en allemand d'ouvrages littéraires primaires au sens actuel du terme (roman, poésie, théâtre

principalement) depuis le milieu du XVIII^e siècle jusqu'aux années 1910 est donc le principal objectif⁶⁰.

- 46 La première étape consiste à établir, pour l'intraduction dans l'espace germanophone, et pour l'intraduction dans l'espace francophone, une série statistique aussi continue et cohérente que possible en mobilisant les données déjà constituées par les études citées précédemment et les bibliographies rétrospectives récentes et en les croisant avec des données anciennes fournies par des observateurs, individuels ou institutionnels, de l'époque : les catalogues rétrospectifs (*La France littéraire*), les sources administratives de contrôle des publications et les périodiques d'annonces littéraires ou généralistes sous l'Ancien Régime, le *Catalogue général de la librairie française* à partir de 1867, la revue du Bureau international de Berne, *Le Droit d'auteur*, à partir de 1888, ou le *Hinrichs' Katalog der im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher, Zeitschriften, Landkarten usw. Titelerzeichnis und Sachregister* / bearbeitet von Richardt Haupt und Heinrich Weise, à partir de 1851 et jusqu'en 1912, parmi d'autres exemples.
- 47 On peut disposer ainsi d'un corpus de données concernant le nombre et le genre des œuvres traduites selon les catégories d'ouvrage, les œuvres elles-mêmes et leurs auteurs, leur provenance et leurs langues d'origine – vivantes (anglais, italien et espagnol surtout) ou mortes (latin, grec, hébreu principalement) –, le délai de leur traduction et de diffusion, pour les auteurs les plus traduits, les principales maisons d'édition engagées, les prix pratiqués pour les ouvrages en traduction, le rythme de leurs rééditions, etc. Le corpus statistique ainsi constitué est complètement inédit⁶¹, par son ampleur documentaire, son étirement chronologique et son exploitabilité.
- 48 Cette statistique comparée et croisée, généralisable à terme à l'échelle européenne, permet de produire une première géopolitique de la littérature européenne, en mettant en évidence les hauts lieux de l'intraduction, les centres les plus exportateurs, en établissant le taux d'ouverture de chaque système éditorial aux productions dans les autres langues et issues d'autres systèmes éditoriaux, en évaluant le niveau de centralisation des aires linguistiques et leur degré de recoupement avec la structuration principalement métropolitaine des systèmes éditoriaux⁶². Elle permet enfin naturellement de saisir à la fois l'inertie très large mais aussi les évolutions des hiérarchies culturelles européennes, entre genres littéraires, entre langues, entre régions de production littéraire, pendant toute la période de la nationalisation des sociétés ouest-européennes.
- 49 Une approche multilatérale, quantitative et longitudinale de ce genre, si on la complète, la réoriente et la borde en mobilisant le très grand nombre d'études monographiques sur les traducteurs et traductrices, journalistes et critiques, éditeurs, libraires et autres intermédiaires, permet aussi de transformer notre vision des différents acteurs de l'importation d'œuvres étrangères et des circulations culturelles internationales. Dans ce domaine, les monographies érudites ne manquent pas, même si elles présentent une perspective la plupart du temps différente. Les replacer dans un horizon heuristique à la fois quantitatif et géopolitique permet de dépasser le sentiment d'inépuisable et parfois vain foisonnement des parcours et des anecdotes, mais aussi de surmonter ou au moins de mettre à distance l'une des traditions qui aimantent leur représentation depuis longtemps dans les études littéraires et historiques, celle qui en fait *a priori* de « grands cosmopolites » assurant la communication entre les grands esprits contre la nationalisation des masses et la vanité guerrière des élites politiques.

- 50 En réalité, les importateurs des littératures étrangères peuvent être aussi compris, dans l'Europe des années 1750-1910, et tout particulièrement si l'on se situe dans une perspective à la fois européenne, de longue durée et d'histoire sociale, comme l'un des rouages essentiels de l'industrialisation du livre et de la culture, un mouvement – c'est particulièrement clair pour ce qui touche à la traduction – étroitement corrélé aussi à son inter-nationalisation. Sortir des quelques cas bien connus parce que rétrospectivement célébrés et canonisés permet de voir apparaître ne serait-ce qu'un peu de l'immense piétaille de la traduction, ce prolétariat des lettres en bonne partie féminin et parfois complètement invisible, qui a accompagné et accéléré la naissance du capitalisme d'édition à Leipzig, à Paris et à Londres, en fournissant à peu de frais, parfois en temps records, souvent sans aucun scrupule professionnel ou esthétique, des éditeurs soucieux d'étendre rapidement et efficacement leur offre de livres, soucieux de profiter des grands succès européens, contourner les goulots d'étranglement de leur système de production local ou national, mais aussi parfois de nourrir une politique de catalogue susceptible d'une rentabilité de long terme, indissociablement esthétique et financière, essentielle pour la constitution progressive de canons européens transnationaux et pour la capitalisation littéraire sur laquelle le modernisme, par exemple, fonda sa percée tardive.
- 51 Et la traduction et son droit se retrouvent donc naturellement aux toutes premières places dans la double révolution du droit d'auteur et du capitalisme d'édition que connurent tous les systèmes éditoriaux européens pendant ce très long XIX^e siècle : c'est autour des questions de droit des auteurs, des éditeurs et des traducteurs que se structurent, entre les accords bilatéraux des années 1840 et la convention de Berne de 1886, à la fois la régulation des circulations littéraires internationales, mais aussi l'imposition progressive dans tous les pays européens du standard semi-libéral de droit d'auteur (temporaire, au nom des droits du public, mais sans cesse renforcé et prolongé pour l'auteur et ses héritiers directs) qui régule encore notre marché des biens culturels. C'est autour du droit de la traduction, avec la participation active d'éditeurs, d'auteurs, de critiques littéraires et de traducteurs engagés d'une manière ou d'une autre dans les négociations internationales, que s'est structurée une part essentielle des droits *nationaux* des auteurs, et que s'est enclenchée une mondialisation du droit de la littérature par la généralisation de la structuration nationale des professions du livre.
- 52 Les acteurs des circulations littéraires peuvent aussi être compris, à partir d'une histoire transnationale de la traduction, comme une fonction bien délimitée et cruciale dans le système de production des communautés imaginées, inséparablement national et international, obsidional et circulatoire, xénophobe et xénomane dans lequel les communautés professionnelles des lettres ont été reconfigurées mais qu'elles ont elles-mêmes aussi contribué à inventer, entre le milieu du XVIII^e et le début du XX^e siècle. Bien des traducteurs, malgré l'imagerie complaisante des « grands cosmopolites », furent aussi d'actifs nationalisateurs de littératures étrangères qu'il convenait de domestiquer et de récrire avant de pouvoir les faire circuler ; bien des importateurs de littératures étrangères, critiques ou savants, petites mains ou grands noms, ont été, dans l'opération même de faire connaître les œuvres de l'étranger, des théoriciens résolus de leur étrangeté radicale et dans le même mouvement, inévitablement, des prophètes de l'esprit national.
- 53 La mise en perspective transnationale des opérations de traduction, d'imposition de schèmes de classement et de lecture dans les préfaces, l'analyse croisée des constructions d'imagologies nationales et de systèmes de lecture ethnicisés des œuvres littéraires

permet de mettre en évidence non seulement les difficultés techniques, esthétiques ou philosophiques liées à l'opération de traduction, non seulement les orientations protectionnistes ou ethnocentriques de tel ou tel moment ou de tel ou tel contexte national d'importation littéraire et de traduction, mais surtout le rôle structurel et central de la traduction, des traducteurs et de leurs collègues critiques dans l'intensive construction du système transnational des littératures nationales européennes. Les circulations littéraires, qu'il s'agît d'auteurs, de textes, de livres, de motifs et de réputations, furent tout autant le support et le truchement de l'intensive nationalisation des sociétés lettrées européennes que le vecteur de leur dépassement cosmopolite.

- 54 Les termes de « transnational » et de « transculturel » le manifestent dans leur forme : c'est en étudiant ce qui circule, ce qui bouge, ce qui relie et ce qui met en système que l'on risque, peut-être, de rendre le mieux compte de ce qui fixe, encadre et stabilise les hommes, les choses et les mots. L'étude des circulations culturelles européennes dans une perspective transnationale apparaît ainsi comme un instrument privilégié pour dénationaliser l'histoire culturelle, et pour construire une histoire culturelle qui permette de comprendre les formes, les modalités, l'intensité et les effets de l'internationalisation culturelle, et donc de jeter les bases collectives d'une histoire culturelle de l'Europe.

NOTES

1. C'est-à-dire, en termes heuristiques, d'une part le projet politique des nationalistes, qui prétendent fonder le pouvoir d'État sur la nature *essentiellement* particulière de la communauté dont il serait l'expression politique, et affirment que les hiérarchies internes à cette communauté doivent dépendre de l'adéquation plus ou moins grande de ses membres à cette nature, et d'autre part l'ensemble des processus de nationalisation, volontaristes ou systémiques, par lesquels les liens sociaux ont été reconfigurés (transformation des formes de domination, des modalités de l'appartenance et des régimes de territorialité – et pas seulement, loin de là, pour les catégories dominées). Pour une mise au point récente, voir notre article, « Nations et nationalisme », in Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, volume 2.
2. Voir notamment Christophe Charle, *La Crise des sociétés impériales*, Paris, Le Seuil, 2001 ; Jane Burbank et Frederick Cooper, *Empires in World History: Power and the Politics of Difference*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 2010.
3. Voir notamment Christopher Alan Bayly, *La Naissance du monde moderne*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2007 ; et Antony Hopkins (éd.), *Globalization in World History*, Londres, Pimlico, 2002.
4. Karl Polanyi, *La Grande Transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983.
5. Voir la mise au point de Romain Bertrand, « Histoire globale, histoire connectée », in Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, éd. citée, volume 1.
6. Voir Martyn Lyons, *Reading Culture and Writing Practices in Nineteenth-Century France*, Toronto (Ont.), University of Toronto Press, 2008.

7. Voir notre article, « Henrik Ibsen, auteur international », in Michel Espagne (dir.), *Le Prisme du Nord. Pays du Nord, France, Allemagne, 1750-1920*, Tusson, Du Lérot, 2006.
8. Jacques Le Rider, *Hugo von Hofmannsthal: Historismus und Moderne in der Literatur der Jahrhundertwende*, Vienne, Böhlau Verlag, 1997.
9. Voir Elsa Romeo, *La Scuola Di Croce : Testimonianze sull'Istituto italiano per gli studi storici*, Bologne, il Mulino, 1992.
10. Voir par exemple Joël-Marie Fauquet et Antoine Hennion, *La Grandeur de Bach. L'amour de la musique en France au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2000.
11. Voir parmi d'autres le récent Xavier Barral i Altet, *Contre l'art roman ? Essai sur un passé réinventé*, Paris, Fayard, 2006.
12. Sur ce point, voir notamment le livre essentiel d'Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales, Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1999 ; mais aussi par exemple Élisabeth Décultot, *Johann Joachim Winckelmann : enquête sur la genèse de l'histoire de l'art*, Paris, PUF, 2000.
13. Voir par exemple Béatrice Joyeux-Prunel, « Nul n'est prophète en son pays » ? *L'internationalisation de la peinture des avant-gardes parisiennes, 1855-1914*, Paris, Musée d'Orsay, 2009.
14. Voir, parmi d'autres, le livre de David Forgacs et Stephen Gundle, *Mass Culture and Italian Society from Fascism to the Cold War*, Bloomington (Ind.), Indiana University Press, 2007.
15. Pour faire le point sur la question, voir Gerard Delanty et Krishan Kumar (éd.), *The Sage Handbook of Nations and Nationalism*, Londres, Sage Publications, 2006 ; et *Repenser le nationalisme : théories et pratiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 2006. Sans parler de l'inégalité de traitement des différentes parties de l'Europe, sur un plan cette fois horizontal : même si les programmes européens et transnationaux dans ces domaines se sont multipliés, on est encore loin de disposer de manière symétrique et comparable d'études circonstanciées sur tous les pays ou régions d'Europe.
16. Sur ce point, voir Christop Conrad et Sebastian Conrad (éd.), *Die Nation schreiben : Geschichtswissenschaft im internationalen Vergleich*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2002.
17. Gerard Delanty et Krishan Kumar (éd.), *Repenser le nationalisme*, éd. citée, et par exemple l'important *textbook* dirigé par Geoff Eley et Grigor Suny, *Becoming National : A Reader*, New York, Oxford University Press, 1996, sont typiques, malgré leurs très grandes qualités, de cette tendance à la juxtaposition d'histoires nationales de la nationalisation.
18. Un des grands noms de l'histoire transnationale, Akira Iriye, a écrit dans cette perspective *Cultural Internationalism and World Order*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997.
19. Voir Christophe Charle, *Les Intellectuels en Europe au XIX^e siècle : essai d'histoire comparée*, Paris, Le Seuil, 1996, notamment toute la deuxième partie.
20. Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales, Europe XVIII^e-XX^e siècle*, éd. citée.
21. C'est la situation paradoxale dans laquelle se trouvent par exemple des théoriciens et promoteurs de l'Action française, qui à certains moments dénie au fascisme italien toute ressemblance sérieuse et toute filiation commune, mais qui à d'autres moments affirment leur statut d'original par rapport à une pâle copie à l'italienne. Les historiens français ont largement accepté cette vision exceptionnaliste des mouvements autoritaires et antilibéraux de l'entre-deux-guerres, en la rationalisant en immunité française au fascisme. Voir sur ce point Michel Dobry (dir.), *Le Mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003, et notamment le précieux article de Bruno Goyet, « La Marche sur Rome. Version originale sous-titrée ».
22. Voir, parmi d'autres, Linda Colley, *Britons : Forging the Nation 1707-1837*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1992, et Edmond Dziembowski, *Un nouveau patriotisme français, 1750-1770 : la France face à la puissance anglaise à l'époque de la guerre de Sept ans*, Oxford, Voltaire Foundation, 1998.

23. Voir par exemple Mary Helen McMurrin, « National or Transnational ? The Eighteenth Century Novel », in Margaret Cohen, Carolyn Dever (éd.), *The Literary Channel. The Inter-National Invention of the Novel*, Princeton, Oxford, Princeton University Press, 2002.
24. Isabella Löhr, *Die Globalisierung geistiger Eigentumsrechte : Neue Strukturen internationaler Zusammenarbeit, 1886-1952*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2010.
25. Thomas Bender, « Humanities », in Akira Iriye et Pierre-Yves Saunier (éd.), *The Palgrave Dictionary of Transnational History*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009.
26. Voir sur les Décades de Pontigny la vision décapante et fort lucide qu'en donne le célèbre romaniste Ernst Robert Curtius, ainsi qu'on peut la restituer à partir de ses échanges épistolaires avec Charles du Bos, et d'une manière générale à partir de la complexité de sa trajectoire franco-allemande ; voir sur ce point Christine Jacquemard de Gémeaux, *Ernst Robert Curtius, 1886-1956. Origines et cheminements d'un esprit européen*, Berne, Peter Lang, 1998.
27. Voir notre article, « Aux origines françaises du nationalisme anglais. La genèse transnationale de l'histoire littéraire anglaise (1836-1921) », in Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon (dir.), *La France et l'Angleterre au XIX^e siècle : échanges, représentations, comparaisons*, Grâne, Créaphis, 2006.
28. Parmi d'autres, voir Shepherd-Barr, Kirsten, *Ibsen and the Early Modernist Theater, 1890-1900*, Westport Connecticut, Greenwood Press, 1997.
29. Jean-François Botrel, Victor Infantes, François Lopez (dir.), *Historia de la Edición y de la lectura en España, 1472-1914*, Madrid, Fundación Germán Sánchez Ruipérez, 2003.
30. Voir Isabella Löhr, *Geistige Eigentumsrechte*, op. cit. ; Salah Basalamah, *Le Droit de traduire : une politique culturelle pour la mondialisation*, Arras, Artois Presses Université, 2009 ; Jean-Yves Mollier et Jacques Michon, *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000 : actes du colloque international, Sherbrooke, 2000*, Paris, L'Harmattan, 2001.
31. Pour ne citer que quelques titres, Sebastian Conrad, *Globalisierung und Nation im deutschen Kaiserreich*, Munich, C. H. Beck, 2006 ; Sebastian Conrad et Jürgen Osterhammel, *Das Kaiserreich transnational : Deutschland in der Welt 1871-1914*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2004.
32. Voir surtout Thomas Bender (éd.), *Rethinking American History in a Global Age*, Berkeley, University of California Press, 2002.
33. Parmi une bibliographie conséquente, voir Craig Murphy, *International Organization and Industrial Change : Global Governance since 1850*, Cambridge, Polity Press, 1994 ; Madeleine Herren et Sacha Zala, *Netzwerk Aussenpolitik : Internationale Kongresse und Organisationen als Instrumente der schweizerischen Aussenpolitik 1914-1950*, Zurich, Chronos, 2002 ; Jean-François Bayart, *Le Gouvernement du monde : une critique politique de la globalisation*, Paris, Fayard, 2004.
34. Voir par exemple Pierre Bourdieu, *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Éditions de Minuit, 1989, p. 553.
35. Saskia Sassen, *La Globalisation : une sociologie*, Paris, Gallimard, 2009.
36. Ulrich Beck, *What Is Globalization ?*, Cambridge, Polity Press, 2000.
37. Arjun Appadurai, *Modernity at Large : Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis (Minn.), University of Minnesota Press, 1996.
38. Robert O. Keohane, *Transnational Relations and World Politics*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1972.
39. C'est notamment le sens classique de la « mobilisation générale », analysée historiquement par exemple par George Mosse in *The Nationalization of the Masses : Political Symbolism and Mass Movements in Germany from the Napoleonic Wars Through the Third Reich*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.
40. C'est en ce sens que Serge Gruzinski parle de mobilisation dans sa description de l'empire mondial que constitue la monarchie espagnole entre 1580 et 1660, dans *Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, notamment chapitre III, « Une autre modernité », et chapitre VI, « Des ponts sur la mer ». Pour une étude sur la « mobilisation » à un autre moment-clé de la nationalisation, voir Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des*

voyages, Paris, Fayard, 2003. Sur la modernité comme mobilisation, voir aussi Peter Sloterdijk, *La Mobilisation infinie. Vers une critique de la cinétique politique*, Paris, Christian Bourgois, 2000.

41. Voir Christophe Charle, *Théâtres en capitales : naissance de la société du spectacle à Paris, Berlin, Londres et Vienne, 1860-1914*, Paris, Albin Michel, 2008 ; Sebastian Conrad, *Globalisierung und Nation im deutschen Kaiserreich*, Munich, C.H. Beck, 2006 ; Thomas Bender (éd.), *Rethinking American History in a Global Age*, éd. citée.

42. Christophe Charle, « Peut-on écrire une histoire de la culture européenne à l'époque contemporaine ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2010/5 (65^e année).

43. Donald Sassoon, *The Culture of the Europeans, from 1800 to the Present*, éd. citée, p. XXI.

44. David Simpson, « Selling Europe Culture », *New Left Review* n° 47, septembre- octobre 2007.

45. David Simpson, article cité, p. 158.

46. Le programme d'enquête qui suit est pour l'essentiel celui que s'est donné l'équipe « Internationalisation culturelle » de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066), sous la direction de Christophe Charle, pour les années à venir. Ses objectifs ont d'ailleurs été pour partie exposés déjà dans la note critique publiée par ce dernier dans les pages des *Annales*, que j'ai citée plus haut.

47. C'est notamment la perspective de David Cosandey dans *Le Secret de l'Occident : du miracle passé au marasme présent*, Paris, Arléa, 1997.

48. Voir notamment Immanuel Wallerstein, *The Capitalist World-Economy : Essays*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

49. John W. Burrow, *The Crisis of Reason : European Thought, 1848-1914*, Yale University Press, 2002.

50. Parmi tant d'autres, on peut citer Ian Small et Josephine M. Guy, *Oscar Wilde's Profession : Writing and the Culture Industry in the Late Nineteenth Century*, Oxford, Oxford University Press, 2000, et Ian Small, *Conditions for Criticism : Authority, Knowledge, and Literature in the Late Nineteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1991.

51. Parmi d'autres, voir Alain Vaillant, « L'écrivain, le critique et le pédagogue : essai de bibliométrie littéraire », *Philologiques I, Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle*, sous la direction de Michel Espagne et de Michael Werner, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990.

52. Christophe Charle, « Peut-on écrire une histoire de la culture européenne à l'époque contemporaine ? », article cité.

53. Jacques Revel et Jean-Claude Passeron, *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005.

54. « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 43/2 (1988), p. 291-293.

55. Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme : XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979.

56. Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Le Seuil, 2008.

57. Pour un essai collectif fondé sur cette perspective et qui tente une histoire à l'échelle européenne, voir Christophe Charle et Daniel Roche, *Le Temps des capitales culturelles XVIII^e-XX^e siècles*, Seyssel (Ain), Champ Vallon, 2009.

58. Je prends ici l'exemple d'un projet de recherches en cours dans le cadre de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine pour les années 2011-2014.

59. Sapiro, Gisèle (éd.), *Translatio : le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 43.

60. Elle peut s'appuyer sur les acquis des recherches déjà réalisées en Allemagne sur *Die französisch-deutsche Übersetzungsbibliothek* de 1770 à 1815 (Lüsebrink, Reichardt, 1997), et adopter des méthodes de collecte et d'analyse analogues. L'étude que j'ai réalisée pour l'intraduction en France entre 1880 et 1925 balise la fin de la période d'étude. Entre ces deux termes, il est possible de mobiliser le corpus des traductions en français de l'époque romantique (1811-1840) constitué

par l'équipe de Lieven d'Hulst, José Lambert et Katrin Van Bragt (Van Bragt, D'Hulst, Lambert, 1995).

61. Il est d'une certaine manière tout à fait confondant que les historiens ne disposent actuellement pas ne serait-ce que d'une approximation des principaux flux de traductions littéraires et intellectuelles, pour l'époque contemporaine, au risque de ne jamais pouvoir donner que des visions extrêmement partielles et parfois totalement biaisées de la géopolitique culturelle européenne du temps des nationalisations, ou, le plus souvent, de généraliser à gros traits à partir de quelques cas possiblement trompeurs. Et pourtant les allusions aux rapports de domination, de concurrence et aux différentiels de capital symbolique, dans un cas finalement wallersteinien, à l'échelle européenne, abondent dans les études d'histoire culturelle. Franco Moretti, malgré le caractère parfois très rapide et sommaire de son *Atlas du roman européen*, s'était au moins donné les moyens d'objectiver quelques-unes de ses perspectives néomarxistes.

62. L'un des intérêts majeurs de cette enquête est aussi de permettre, malgré la forme *a priori* nationale des principales sources de bibliographie rétrospective, de mettre en évidence la dimension principalement infra- ou transnationale des systèmes éditoriaux, à partir de la mention de la ville d'édition. C'est une géographie alternative qui peut ainsi apparaître, qui articule de manière complexe les espaces nationaux déjà fortement centralisés, le réseau des métropoles du livre et les aires linguistiques.

RÉSUMÉS

L'objet de cet article est de montrer comment l'histoire culturelle de l'Europe moderne et contemporaine – une histoire économique, sociale et politique des biens symboliques, de leur production, de leur circulation et de leur consommation – peut aider à résoudre quelques-unes des difficultés historiographiques rencontrées lorsqu'on cherche à penser la simultanéité et l'apparente contradiction entre deux phénomènes classiquement décrits comme opposés : la profonde nationalisation des sociétés européennes entre le milieu du XVIII^e siècle et le milieu du XX^e siècle et, exactement à la même époque, l'extraordinaire montée en puissance de la globalisation, des circulations, des régulations internationales et des formes d'interdépendance à l'échelle mondiale. L'étude des circulations culturelles en Europe (par exemple, l'étude de la traduction littéraire) est un moyen de dépasser le nationalisme méthodologique dominant dans les histoires de l'Europe, mais aussi de proposer un modèle analytique spécifiquement *transnational*, qui tienne ensemble l'intensification des circulations ET l'intensive production de frontière dans l'histoire européenne des trois derniers siècles.

This paper aims at demonstrating how the cultural history of modern Europe, that is to say an economic, social and cultural history of symbolic goods – their production, circulations and consumption –, may help to solve an historiographical crux : the difficulty to account for the simultaneity of, on the one hand, Europe's nationalization, during the last three centuries, and on the other hand, the simultaneous outburst of globalization, international circulations and global interdependencies. Studying cultural circulations in Europe (for instance, the history of literary translation) could be a means to overcome methodological nationalism, so pervasive in Europe's histories, and to offer a specifically *transnational* analytical program, one that could hold together the immense growth of circulations AND the intensive and decisive frontier building that is one of the distinctive features of the modern era.

INDEX

Keywords : transnational, cultural history, translation, nation, nationalism, globalization, cultural transfers, literature and nation

Mots-clés : transnational, histoire culturelle, traduction, nation, nationalisme, globalisation, transferts culturels, littérature et nation

AUTEUR

BLAISE WILFERT-PORTAL

IHMC, ENS-Ulm.

Parmi les publications : « Henrik Ibsen, auteur international », in Michel Espagne (dir.), *Le Prisme du Nord. Pays du Nord, France, Allemagne, 1750-1920*, Tusson, Du Lérot, 2006. « Aux origines françaises du nationalisme anglais. La genèse transnationale de l'histoire littéraire anglaise (1836-1921) », in Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon (dir.), *La France et l'Angleterre au XIX^e siècle : échanges, représentations, comparaisons*, Créaphis, 2006. « Littérature, capitale culturelle et nation à la fin du XIX^e siècle. Gabriele d'Annunzio et Paul Bourget entre Paris et Rome », in *Histoire comparée des capitales culturelles en Europe*, Christophe Charle (dir.), Champvallon, 2009. Articles « Literature » et « Literary capitals » in *Dictionary of Transnational History*, Pierre-Yves Saunier et Akira Iriye (dir.), Palgrave, 2009. « Nations et nationalisme », in Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, volume 2.